

Laval théologique et philosophique



Oscar CULLMANN, *Jésus et les révolutionnaires de son temps*.
Paris, Delachaux et Niestlé, 1970 (11 X 17 cm), 88 pages

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 28, numéro 2, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020301ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020301ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1972). Compte rendu de [Oscar CULLMANN, *Jésus et les révolutionnaires de son temps*. Paris, Delachaux et Niestlé, 1970 (11 X 17 cm), 88 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 28(2), 194–196.
<https://doi.org/10.7202/1020301ar>

« l'adulte cultivé est à même de constater, avec une certitude suffisante que le Jésus de l'histoire a présenté les indices d'une présence en lui de l'union à Dieu dont il s'est fait le messager et par là même de déchiffrer en lui le signe commun et fondamental que réclame la justification de la foi » (pp. 150-151).

Dans le cinquième texte, l'A. traite des rapports entre le Christ et la foi. Il s'efforce en particulier de montrer qu'en un sens, Jésus peut être considéré comme un croyant.

Enfin, la dernière étude est consacrée à l'influence de la théologie contemplative sur la théologie discursive. Problème difficile que celui-là. L'A. l'aborde avec circonspection. Il essaie de préciser comment l'élément mystique de la foi peut inspirer la théologie et constituer un important facteur de son progrès. Selon lui, la contemplation et le sens infus du mystère qu'elle comporte sont facteurs du développement dogmatique ; ils dictent l'impératif de la théologie négative ; de plus, ils impriment à la théologie son mouvement dialectique, contribuant ainsi à l'équilibre de la théologie du mystère salvifique. Dans tout cela, l'A. ne néglige jamais cependant le rôle de l'élément propositionnel de la foi qui demeure absolument indispensable à tous ces plans.

Ces diverses études théologiques constituent des contributions appréciables à la théologie de la foi et à la théologie fondamentale. Avec la clarté d'exposition qui le caractérise, l'A. propose sur les divers sujets traités des vues équilibrées qui ne manquent pas de profondeur.

Michel GERVAIS

Spinoza — Traité politique. Texte, traductions, introduction et notes par Sylvain Zac, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1968 (13 × 21 cm), 272 pages.

Le texte latin publié ici est celui des *Opera Posthuma* de 1677 amélioré par Gebhardt en 1924-26 à partir de la traduction hollandaise, *De Nagelaten Schriften* van B.D.S., parue elle aussi en 1677. Monsieur Zac renvoie quand il le faut à l'édition de Vloten-

Land (La Haye 1882-83) et à celle de A. G. Wernham (Spinoza, *The political Works*, Oxford, 1958) ; les variantes signalées permettent en général une meilleure intelligence du texte. L'introduction de l'éditeur situe le *Traité politique* par rapport à l'autre ouvrage où Spinoza avait considéré des problèmes analogues, le *Tractatus theologico-politicus*. Il s'était agi alors de la liberté de penser et des périls du fanatisme ; usant d'une méthode exégétique, Spinoza interprétait l'Écriture par elle-même et limitait ses exemples à l'histoire du peuple hébreu. Son travail posthume applique la méthode déductive de l'*Éthique* aux problèmes de l'état. Ceci n'exclut évidemment pas les exemples que seule peut fournir l'histoire, celle de l'Antiquité païenne et juive, celle de Venise, de la Hollande et d'autres pays encore. M. Zac, dont on connaît les autres études spinoziennes, montre aussi, brièvement mais avec sûreté, les rapports et les oppositions que soutient cette politique avec celles de Machiavel et de Hobbes. La traduction se lit aisément ; ses détours inévitables font apprécier la force du latin vivant de Spinoza. De nombreuses notes, reportées à la fin du volume, permettent d'apprécier, avec la justesse de ses connaissances, l'attention que porte au concret de l'expérience ce philosophe de l'absolu. Il est dommage que dactylos et imprimeurs aient collaboré pour illustrer ce livre d'aussi nombreuses coquilles, en français, en latin et en néerlandais.

Henri DECLÈVE

Oscar CULLMANN, *Jésus et les révolutionnaires de son temps.* Paris, Delachaux et Niestlé, 1970 (11 × 17 cm), 88 pages.

La lecture de ce petit ouvrage est fort intéressante. En cette ère de contestation où nous vivons, maints chrétiens se demandent à bon droit quelle attitude Jésus adopterait devant nos problèmes : se rangerait-il parmi les tenants de l'ordre établi ou parmi les révolutionnaires violents ? Dès 1778, H. S. Reimarus voyait en Jésus de Nazareth un zélote, ou du moins un de ces Juifs sympathiques à leur révolte. Récemment, S. G. F.

Brandon reprenait avec conviction la même thèse (*Jesus and the Zealots*, 1967). Qu'en est-il au juste ?

Cullmann aborde le problème en s'intéressant quasi seulement à « l'attitude de Jésus à l'égard de la situation et des mouvements de son temps » (p. 7). Surtout, l'auteur veut étudier la question en historien rigoureux. S'il décide de se comporter ainsi, « c'est pour empêcher que le problème soit simplifié comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui. Le résultat historique doit créer pour nous la base qui pourra seule nous rendre capables de poser correctement la question... de savoir comment, dans le respect pour l'esprit du Christ, les événements et les paroles des évangiles pourraient être rendus féconds pour notre temps » (p. 8). Une telle attitude a valeur d'exemple. Elle rejette le plus possible les partis pris, les options personnelles préconçues, les slogans à la mode, pour rechercher en toute objectivité la réalité historique. Une analyse rigoureuse scientifique de l'Écriture ne saurait s'accommoder d'une autre attitude ; une utilisation apostolique ou pastorale des Écritures gagnera toujours à s'appuyer sur une telle étude objective.

L'ouvrage de Cullmann tente de situer Jésus en face du judaïsme de son temps, en face des zélotes en particulier. Il aboutit à la conclusion que Jésus se place *au-delà* des mouvements politiques ou sociaux de son temps, au-delà des deux groupes que constituaient d'une part les autorités établies, Romains ou Juifs en place, et d'autre part les opposants au « régime », parmi lesquels les zélotes constituaient la portion la plus active. Sur le plan *culturel, social ou politique*, on trouvera sans doute des gestes et des paroles de Jésus qui l'apparentent aux zélotes. Pensons à la scène de la purification du Temple, aux paroles dures adressées aux riches (*Luc* 6, 24 ; 16, 19-21), à l'entrée triomphale à Jérusalem, à la présence de zélotes parmi ses disciples intimes (n'oublions pas le publicain, toutefois !). D'ailleurs, les Romains ne condamnent-ils pas Jésus comme zélote, en définitive (p. 50) ?

Mais on ne saurait orienter dans cette seule direction toute la pensée ou la vie de

Jésus. Les zélotes « voulaient détruire le système existant par la violence », pour « en établir un autre dans le cadre *terrestre* » (p. 31). Est-ce là le but de Jésus ? Devant toutes les institutions de son temps, Jésus ne se borne-t-il pas « d'une part à en annoncer le caractère périssable, d'autre part à purifier ce qui peut l'être sans la destruction violente de leur existence même » (p. 32) ? S'il adoptait l'attitude des zélotes, Jésus ne risquerait-il pas de détourner les esprits du Royaume de Dieu *qui n'est pas de ce monde* ? La transformation des cœurs (pp. 40-45) ne l'intéresse-t-elle pas plus que le renversement des institutions actuelles ? Au fait, la visée eschatologique de Jésus le place *au-delà* des partis politiques ou sociaux de son temps. Cullmann n'a pas suffisamment établi cependant combien une telle attitude n'impliquait pas chez Jésus une absence d'intérêt pour l'ère actuelle. Cullmann n'avait pas besoin, par ailleurs, d'expliquer l'apparent désintéressement de Jésus pour l'instauration de nouvelles institutions sociales, en invoquant la perspective de la fin imminente de ce monde. L'auteur aurait pu s'en tenir à ses réflexions sur le rôle de la « conversion du cœur » : « l'exigence d'un repentir individuel radical » était susceptible de « changer l'ordre des relations humaines » (p. 45).

Cullmann juge complexe l'attitude de Jésus ; ses gestes et ses paroles pourraient se rattacher à l'un ou l'autre des partis politiques et sociaux les plus différents. Toute l'attitude de Jésus devient toutefois cohérente, intelligible, quand nous cherchons son unique explication dans « l'espérance centrale de Jésus : l'attente du Royaume à venir » (p. 26), royaume qui sera dans ce monde-ci — pour un temps, du moins — sans lui emprunter ses normes de jugement ou de vie. Jésus voulait opérer un tri ou une purification de ce monde précaire, plutôt que le renverser ou le maintenir tel qu'il était. Le « radicalisme eschatologique » — plutôt qu'une idéologie de gauche ou de droite en matière politique et sociale — lui dictait l'attitude à tenir.

L'étude de Cullmann illustre bien ce fait, qu'il n'est pas toujours aisé de comprendre

l'attitude véritable du Christ, et surtout de s'en inspirer pour résoudre des problèmes posés par une nouvelle époque, en des termes et des catégories souvent étrangères à l'Écriture. Et pourtant, l'attitude du Christ devrait déterminer la nôtre !

Nous pourrions contester l'exégèse que Cullmann donne de certains textes. Il n'est pas sûr que Jésus veuille imposer le silence aux disciples en prononçant le *ikanon estin* de Luc 22, 38, ou que Pierre pense au « Messie politique » — « conception diabolique » du messianisme — en Matthieu 16, 16 : il devient gênant (du moins pour le lecteur qui ignore les « habiletés » de l'exégète) que la confession de Pierre soit présentée au verset suivant comme la révélation du « Père qui est dans les cieux ». De tels points discutables ne touchent pas l'essentiel de l'exposé de Cullmann, toutefois, exposé conduit avec beaucoup de rigueur, de nuance et de pénétration.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Frère ROGER, prieur de Taizé : *Ta Fête soit sans fin*, Les Presses de Taizé, 1971 (12 × 15½ cm), 175 pages.

La vie du prieur de Taizé est tissée de dialogues avec les jeunes : entretiens en tête à tête ou avec tous les jeunes réunis à Taizé. Ce livre contient des fragments de réponses aux questions qu'ils posent. Les jeunes s'intéressent aux hommes plus qu'aux idées. Aussi leurs questions sont-elles souvent plus personnelles que théoriques. Ils ne demandent pas seulement ce que signifie la fête du Christ ressuscité, ils veulent savoir comment un homme la vit, au-delà des épreuves et des combats. En acceptant de publier, en alternance avec des dialogues, des pages de son journal quotidien, frère Roger tente de répondre à cette exigence. Les quinze mois qu'il raconte vont du jour où naquit l'idée d'un concile des jeunes jusqu'au début de sa préparation. (Notes de l'éditeur)

Qu'est-ce que la fête ? Mais comment peut-on vivre et parler de fête alors que chaque jour draine avec lui des souffrances

de toutes sortes ? Ne risque-t-elle pas d'être éphémère comme ce simple feu de paille ? Comment peut-elle être un feu qui dure ? Pour vous-même, frère Roger, qu'est-ce que la prière ? Peut-on lier prière et engagement politique ? Comment concilier la violence contre les personnes, nécessaire dans toute révolution, avec l'exigence de l'amour pour tous ? Comment est venue l'idée d'un Concile des jeunes ? Voilà autant de questions qui alimentent les propos de ce livre.

Par son ton simple, un style dépouillé de toute prétention, on ne saurait détacher ce livre de ceux qui l'ont précédé. Il se situe dans une continuité. C'est un livre qui écoute et qui dit ce qu'il a observé. Soucieux de faire entendre les intuitions des jeunes, de discerner ce que l'Esprit dit à l'Église à travers les nouvelles générations, ce livre tente implicitement d'ouvrir des voies nouvelles de réconciliation. Sensible à l'unité fraternelle de l'Église et à l'établissement de la justice entre les peuples, il invite à vivre « espérant au-delà de toute espérance », la fête, la communion et le partage.

Loin de garantir des solutions, il rappelle fondamentalement qu'on ne crée rien qu'à partir de sa pauvreté.

MARC PARENT

Jean MILET, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970 (16 × 25 cm), 410 pages.

Dans cet important ouvrage, M. Jean Milet entend redonner vie et sens à l'œuvre d'un éminent représentant de la philosophie spiritualiste française, à l'aube du XX^e siècle. Sur le plan de l'histoire des idées, Gabriel Tarde (1843-1904) est surtout connu pour son opposition farouche à Durkheim et à l'orientation positiviste de l'école française de Sociologie : il tente de ramener la sociologie à une psychologie inter-spirituelle, centrée sur le phénomène de l'imitation. Mais ce point de vue est sommaire et risque de dissimuler au lecteur l'ampleur et la diversité d'une philosophie qui recouvre, en une synthèse raffinée, une logique probabilitaire